



Académie d'Éducation et d'Études Sociales

L'esprit d'aventure et l'éducation au courage : quels modèles proposer aux jeunes ?

Antoine Renard & Charlotte Grossetête

Présentation

Nous entendrons d'abord notre éminent confrère et ami **Antoine Renard**, qu'on ne présente plus parmi nous, puisqu'il est membre de notre Conseil. Néanmoins, il me permettra de rappeler brièvement quelques éléments de son parcours. Antoine, né en 1950, vous êtes marié et père de trois enfants. En 1973, vous obtenez le diplôme d'Ingénieur Civil des Mines, prélude à une carrière professionnelle dans de grands groupes industriels, de 1975 à 2013 : successivement Elf Aquitaine, SAGEM, Creusot-Loire, Knorr-Bremse, Faiveley. C'est au sein du groupe Knorr-Bremse que vous passez le plus de temps, comme PDG de ses filiales françaises, Freinrail et Dehousse Industries, de 1990 à 2007. Votre expérience industrielle solide et variée vous vaudra d'être, de 2015 à 2021, conseiller au CESE. Au-delà de vos engagements professionnels, vos engagements associatifs manifestent votre goût pour la prise de risque et l'initiative, et la volonté de le transmettre : de 1998 à 2007, vous êtes Président de Reims Initiative pour l'aide à la création d'entreprise ; de 2002 à 2007, vous présidez le Conseil de surveillance de l'IRRPAC, société de capital-risque du Conseil régional de Champagne-Ardenne. Voilà pour l'économie.

Il est temps d'en venir à vos titres de "gloire" pour la séance de ce soir : vos engagements éducatifs chrétiens. De 1990 à 1999, vous êtes président des Scouts Unitaires de France (SUF) ; de 2007 à 2015, président des Associations Familiales Catholiques ; de 2009 à 2020, président des Associations Familiales Catholiques en Europe. S'agissant du scoutisme, il me reste à préciser trois choses : que vous êtes entré dans le mouvement en 1958 chez les Scouts de France ; que vous avez participé en 1971 à la création des SUF et en avez été Commissaire général plusieurs années au cours de la décennie 80 avant de les présider ; et - bouquet final - que vous avez épousé la Commissaire Guides en 1984 !

Nous entendrons ensuite Madame **Charlotte Grossetête**. Mariée depuis 2003, mère de six enfants de 21 à 10 ans, elle aussi, a le scoutisme au cœur, puisqu'elle est engagée avec son mari

chez les Scouts Unitaires de France depuis septembre 2023 : ils sont chefs de Groupe, en cours de mission à Lyon. Mais ce sont ses talents et son métier d'écrivain, de traductrice et d'éditrice qui nous ont plus particulièrement suggéré d'inviter Charlotte ce soir. Quelques mots sur votre formation, chère Madame. Entre 1995 et 1998, vous accomplissez trois années de classe préparatoire littéraire à Sainte-Marie de Neuilly. Elles débouchent sur une admissibilité à l'ENS Ulm et une admission à l'ESSEC et à l'ESCP. Vous optez alors pour une maîtrise d'anglais à Paris III en 1998-1999, avec un sujet de mémoire très littéraire déjà, « *Naissance de la poésie dans la correspondance de John Keats* » qui vous vaut une mention Très Bien.

De 1999 à 2001, vous poursuivez vos études à l'Institut d'Études Politiques de Paris, dans la section Communication et Ressources Humaines, tout en accomplissant des stages dans plusieurs maisons d'édition : Le Seuil, Fayard, Fleurus-Mame. Ces expériences vous permettent d'affirmer votre vocation littéraire et de voir reconnu votre talent d'éditrice, puisqu'en 2001-2002 vous êtes Assistante de direction chez Fleurus-Mame.

Mais voilà qu'en 2002 votre créativité s'envole, et cela fait vingt-trois ans que ça dure... Créativité d'auteur, mais aussi de traductrice - de l'anglais au français. Vous avez à votre actif plus de 350 publications (albums pour enfants, collection « Mène ton enquête », romans historiques telle récemment la série *Les Enfants de La Balme* – dont vous nous parlerez, je crois -, vies de saints, ouvrages de catéchisme, nouvelles, etc.). Les éditeurs en sont principalement Fleurus, Mame, Magnificat (plus ponctuellement : la revue *Théophile* et *Famille Chrétienne*).

Communication d'Antoine Renard

Modèle d'éducation reçu par le scoutisme

Le 16 juillet 1969, la fusée Saturne 5 décolle de Cap Canaveral, puis fait deux tours au-dessus des États-Unis notamment, et le commandant de bord Armstrong salue alors ses frères scouts réunis en jamboree national. Quelques jours plus tard - tout le monde s'en souvient -, le 20 juillet à 20h17 le LEM « alunet », non pas sur la Mer de Tranquillité comme prévu mais 7 km plus loin. Après que beaucoup d'appareils étaient tombés en panne, Armstrong avait pris l'initiative, sans communication avec Cap Canaveral qui envisageait d'arrêter la mission, de supprimer le pilotage automatique et de passer en commandes manuelles pour effectuer un passage au ras du sol, jusqu'à trouver dans les cratères un endroit où poser le LEM. Il le posera pile à 20h17, il restait 20 secondes de propergol dans les réserves.

Quelques heures plus tard la porte s'ouvre, Armstrong descend, fait les premiers pas d'un homme sur autre chose que la Terre, et dit cette phrase dont tout le monde se souvient : « *C'est un petit pas pour l'homme, un grand pas pour l'humanité* ». Il y a d'ailleurs discussion sur le fait qu'il ait dit « l'homme » ou autre chose, à l'occasion j'y reviendrai, c'est pourtant très instructif. Quelques secondes plus tard, à la stupéfaction des gars de Cap Canaveral qui le voient à la télévision comme 500 millions de téléspectateurs, Armstrong se met à sautiller, à danser sur la Lune - personne n'imaginait que c'était faisable. Puis il prononce cette phrase qu'on n'a pas suffisamment répétée, notamment en France, je rappelle que nous étions en 1969 : « *Je dédie cette victoire à tous mes frères scouts de par le monde* ». Ce qu'on n'a pas dit non plus, c'est qu'avec son copain Aldrin, ancien scout lui aussi, ils avaient baptisé le LEM, le module lunaire, du nom de Eagle, l'aigle, qui est la distinction la plus haute chez les scouts américains. Ce qu'on ne dit pas, enfin, c'est que Armstrong avait avec lui (sans doute les gars de Cap Canaveral ne l'ont-ils jamais su, ou après seulement) le badge du scoutisme mondial, dont il a fait don ensuite à l'Organisation mondiale du scoutisme. On peut voir ce badge dans les bureaux de l'Organisation à Genève, avec un certificat d'authenticité signé de sa main.

Ayant dit cela, je pourrais m'arrêter, et laisser notre amie Emmanuelle Hénin nous parler du courage. Elle est beaucoup plus experte que moi en cette matière, puisqu'elle vient d'éditer aux PUF, contre vents et marées, un ouvrage qui dénonce la domination de la culture *woke* !

Mais le fait qu'un homme de 39 ans, au sommet de sa gloire, et qui vient d'accomplir quelque chose de décisif pour l'humanité, éprouve le besoin de dédier sa victoire à ses frères scouts et donc de rendre hommage à l'éducation que lui-même a reçue par le scoutisme, c'est en soi très étonnant et mérite qu'on en cherche l'origine.

Tout est venu d'un général britannique, Robert Baden-Powell. Né en 1857, il a guerroyé aux Indes, en Afghanistan déjà, à la demande des Indes, lorsqu'il participe à la deuxième guerre des Boers qui éclate en 1899. Dans ce cadre il est envoyé pour libérer la ville de Mafeking, nœud stratégique à la frontière nord-ouest de la province du Cap. L'état-major britannique s'attend à ce que Baden-Powell sorte avec ses soldats de Mafeking assiégée pour aller déloger l'ennemi d'en face, mais en réalité la supériorité en nombre le dissuade. Baden-Powell organise alors, au fond, la première résistance, c'est-à-dire qu'il organise la vie dans cette ville de Mafeking, faite de cases avec des toits de chaume. Très vite, il découvre que les jeunes de ces villages suivent les soldats quand ils sortent pour faire des coups, et sont les derniers à rentrer dans les abris parce qu'ils veulent observer la trajectoire des obus.

Baden-Powell se dit alors : ces types-là se mettent en danger, ils sont d'ailleurs aussi un danger pour les soldats : que faire ? Eh bien, la réponse, c'est de les associer en leur confiant quelque

chose à faire ! Et voilà d'où est née l'idée du scoutisme, donner une responsabilité à leur échelle à des jeunes, non pas pour qu'ils n'emm... pas les soldats, mais pour qu'ils se rendent utiles. Baden-Powell enrôle donc des cadets, il les envoie à bicyclette assurer les transmissions dans les fortins, le ravitaillement, accomplir des missions d'observation : ils vont voir ce que fait l'ennemi pour le raconter ensuite. Entre deux "missions", B.P. veille à leur bonne santé physique et morale, organisant des jeux, des spectacles, dans une joyeuse atmosphère. Précurseur des "*fake news*", il utilise ses éclaireurs pour aller faire croire à l'ennemi que de l'autre côté des hommes en ont tellement marre de faire le siège qu'ils décrochent, qu'ils s'en vont, qu'ils désertent... Et le coup de bluff réussit : 217 jours plus tard le siège est levé, et B.P. couvert de gloire est rapidement nommé par la Reine le plus jeune major général de l'armée britannique.

On lui confie le soin de mettre en place, ce que peut-être on néglige de faire aujourd'hui dans les pays abîmés par les guerres, une police et une gendarmerie qui tiennent le coup et rétablissent l'ordre. Il le fait en enrôlant de braves gars, organisant dans chaque village des petites équipes de six ou sept personnes avec des responsabilités bien définies, dont il assure lui-même la formation. Le pays est rapidement mis en paix et Baden-Powell conclut avec humour dans son rapport de mission que les juges ont été mis au chômage.

Revenu en Angleterre, il s'étonne de trouver un pays très abîmé. Il découvre par exemple que les jeunes de la banlieue de Londres, qui ont vécu dans de mauvaises conditions d'hygiène, sont plus petits, plus légers, moins résistants que leurs camarades des classes aisées. Deux rapports attirent son attention. Le premier concerne Londres elle-même : 30 % de la population de la capitale souffre de sous-alimentation. Le deuxième rapport décrit l'état de la jeunesse anglaise : le crime, l'ivresse, le vandalisme touchent de plus en plus une jeunesse désœuvrée, révoltée par ses conditions de vie, désespérant de pouvoir un jour trouver une meilleure situation. Les centres de détention de jeunes se remplissent, dans l'urgence on soigne les effets sans s'attaquer réellement aux causes. Dans les rues, Baden-Powell croise des jeunes avachis, « avec la poitrine creuse » comme il le dit lui-même, le dos courbé, fumant les yeux perdus dans le vague. Il observe un autre phénomène qui le stupéfie, c'est que la participation des jeunes aux réunions sportives diminue, alors que leur nombre augmente comme spectateurs. Il en retiendra la leçon, notamment quand il publiera en 1922 *La route du succès*. Et donc, arrivé là, il prend contact avec des gens qui s'intéressaient au milieu de la jeunesse et il commence à formuler l'idée d'une méthode éducative permettant de passer de la formation de jeunes soldats à la formation de jeunes militants de la paix, étant entendu que pour lui il y a un double objectif : le bonheur et la paix.

En 1903, au cours d'une grande conférence à l'Albert Hall de Londres, il dessine les prémices de cette méthode. Quelques années plus tard, pressé d'écrire un livre, il répond : « Mais avant

d'écrire un livre, je veux l'expérimenter. » Et c'est ainsi que le 1^{er} août 1907 commence le premier camp scout sur l'île de Brownsea, une petite île au sud de l'île de Wight qu'il s'est fait prêter par des amis, où il réunit une quarantaine de jeunes de toutes classes sociales et d'âge différenciés. Il leur fait vivre une vie de camp, de nature, d'exploration, dont ensuite il raconte le détail dans un livre devenu phare : *Scouting for Boys*, que les Français ont traduit sous le titre *Éclaireurs*, ce qui est un peu insuffisant, mais on n'est pas à une difficulté près en matière de traduction. Dans ce livre, Baden-Powell expose les principes de sa méthode, très rapidement, en vingt-cinq pages, suivis de multiples propositions pratiques de mise en oeuvre, de milliers d'idées de jeux.

L'originalité de la méthode réside dans sa simplicité, et d'abord la simplicité des moyens employés, des moyens incontournables.

Le tout premier, c'est la nature. Pourquoi la nature ? certainement pas pour y aller pleurer d'émotion devant les petites fleurs et les petits oiseaux, mais parce que la nature est un lieu où l'on se débarrasse des artifices de la vie moderne, et un lieu propice à l'observation; Baden-Powell a retenu de Mafeking l'intérêt de développer le sens de l'observation: "un éclaireur devrait avoir honte de ne pas découvrir un détail avant les gens qui l'accompagnent". Observer, observer, s'étonner de tout. Vous savez probablement que les Japonais en ont fait une méthode qui est une copie remarquable : tous les petits étudiants Japonais sont envoyés faire des « rapports d'étonnement », c'est exactement ainsi que s'appelle la méthode. Elle oblige à s'étonner, et donc à observer. L'observation dans la nature est un apprentissage de l'observation en général. Baden-Powell dira d'ailleurs qu'un type qui a appris à observer dans son jeune âge saura plus vite que tout le monde, quand il sera père de famille, découvrir sur le visage de sa femme, un soir en rentrant du boulot, des traces de fatigue ou d'énervement, et saura adapter son comportement pour lui porter soin. Je ne sais pas si aujourd'hui autour de la table, quand chacun est attaché à son *smartphone*, on a encore la capacité d'observer ces choses.

Je vous dis au passage avec un peu de tristesse, puisque nous sommes sur ce sujet de l'observation, qu'on a beaucoup parlé ces dernières années de pédophilie, et que je ne peux pas penser qu'il n'y ait pas eu sur les enfants qui en étaient victimes (même si on explique que ça revient quarante ans après parce que c'était tellement enfoui), qu'il n'y ait pas eu sur leur visage, dans leur comportement, un petit quelque chose que quelqu'un aurait dû repérer.

La nature est un lieu où l'on ne peut pas tricher. Vous avez plutôt intérêt à observer les risques de pluie, car si vous n'avez pas mis votre bois à l'abri, vous ne pourrez pas allumer votre feu et vous ne pourrez pas dîner ; les sanctions sont immédiates, on ne triche pas avec la nature.

Le deuxième moyen c'est le jeu, le jeu pour les plus petits, puis l'aventure. Le jeu permet de circonscrire, de délimiter un cadre, de donner des règles que tout le monde accepte spontanément parce que c'est un jeu, et que dans ce jeu il faut faire preuve de ses compétences, de son habilité, de son adresse, de son intelligence de la situation, etc. Baden-Powell écrit dans ses livres destinés aux chefs : « Vous voulez enseigner quelque chose ? Réfléchissez à ce que vous voulez enseigner et inventez un jeu pour le faire ». Il a bien dit « inventez », il n'a pas dit « copiez tous ceux que je vous ai montrés », mais inventez-en d'autres, et à chaque fois le jeu doit se renouveler. Le jeu ou l'aventure, et naturellement la grande aventure, c'est le camp, le camp qui se passe dans la nature.

Troisième moyen, l'équipe. Baden-Powell a conscience qu'il faut éviter d'inciter à l'aventure en solo, et qu'il faut dès le départ habituer les gens à travailler en équipe, à trouver leur place dans l'équipe, à être complémentaires. Je me souviens de chefs assez drôles qui avaient eu l'idée de faire apprendre une page d'Évangile par une patrouille, chacun savait deux phrases donc personne n'avait l'Évangile à lui tout seul, mais quand ils étaient tous ensemble, ils pouvaient réciter cette page d'Évangile.

Quatrième moyen, la progression. La progression individuelle et collective par l'équipe, progression qui est sanctionnée par des épreuves montrant l'acquisition d'une compétence. Cette progression est en soi motivante. Elle est graduée, elle s'adapte à chacun mais elle a aussi un côté collectif du fait de la progression de l'équipe par chacun de ses membres.

Enfin, cinquième moyen, la responsabilité et l'engagement, ce que permet l'équipe, car chacun dans l'équipe a une tâche, une responsabilité qui permet de conduire à l'engagement, l'engagement d'assumer sa responsabilité du mieux possible. Et l'engagement se fait sur une loi.

Deux mots à dire sur cette loi. Le jeune scout, après avoir passé un certain moment d'épreuve, est invité à prononcer sa promesse, donc à prendre un premier engagement ; il s'engage « sur son honneur et avec la grâce de Dieu ». Peut-être ce terme d'honneur paraît-il désuet ? Aujourd'hui on parle beaucoup de dignité, et on voit bien qu'on n'est pas d'accord sur ce qu'elle signifie. simple remarque : nous ne pouvons pas perdre notre dignité, puisqu'elle inhérente à notre nature, mais nous pouvons perdre notre honneur. Heureusement on peut le retrouver. Je me souviens du livre écrit par le colonel Guillaume, le fameux *Crabe-tambour*. Il y a mis en forme d'épithaphe : « Mon corps à la patrie, mon âme à Dieu, mon honneur à moi ». Baden-Powell fait appel à l'honneur, et l'on dira ce qu'on voudra, chez des jeunes garçons ça a encore du sens. Donc le scout s'engage sur son honneur à observer la loi scout, cette loi qui a été pensée dès le début par Baden-Powell et qui est, en fait, le principal pilier de la méthode. C'est une loi qui a dix articles, tous positifs, je vais vous citer le premier et le dernier. Le premier article dit : « Le scout met son honneur à mériter confiance ». Encore une question d'honneur ! Mais la confiance... « Mériter confiance », les mots

sont forts, mais finalement l'expérience montre que seule la confiance éduque. Le scout met son honneur à mériter confiance, il peut faillir, mais en tout cas il promet d'essayer de tendre vers cet idéal.

Et voilà le dernier article de la loi : « Le scout sourit et chante dans les difficultés ». Nous voici arrivés à l'aventure et au courage : « Sourire et chanter dans les difficultés », c'est un réflexe, et ça ne s'oublie jamais.

On a souvent voulu transposer cette loi pour l'adapter à des situations qu'on voulait croire particulières ; par exemple voulant lancer aux Etats Unis les *Woodcraft Indians*, leur fondateur a rédigé un texte où il est dit : « le scout ne fume pas, le scout n'allume pas un feu dans la forêt, le scout ne se révolte pas » ; en réponse, Baden-Powell a publié un article en 1916 en expliquant que son texte de loi scout ne n'était pas le fait du hasard. « Certaines autorités se sont manifestées dans le but d'améliorer la loi scout, mais n'apercevant pas son côté actif elles l'ont changé en son contraire, en édictant une série d'interdictions. Celles-ci représentent naturellement les caractéristiques du système éducatif traditionnel de la répression, et sont pour le gamin comme un chiffon rouge pour un taureau. C'est pour lui un défi à faire le mal ». La grande nouveauté de la loi scout, c'est que c'est une loi positive.

Quel est l'objectif poursuivi ? B.P. avait en perspective le bonheur et visait à promouvoir des citoyens sains, heureux, utiles en développant chez le jeune ses capacités dans cinq dimensions.

La première, c'est la santé, la santé physique d'abord naturellement, d'où le camp, l'aventure, la respiration - on insiste beaucoup sur la respiration, mais tout autant la santé intellectuelle et morale -.

Ensuite, le caractère, la personnalité : affirmer, afficher son caractère avec des caractéristiques personnelles, cela veut dire ne pas se fondre dans la masse, être soi-même, avoir le courage d'être soi-même, cultiver un non conformisme de bon aloi.

Troisième domaine : l'habileté technique ou le sens du concret.

Puis l'altruisme ou le sens des autres. Enfin le sens de Dieu, qui n'est pas un but de même nature que les autres, mais qui donne son sens à tous les autres.

Il ne s'agit d'être expert dans tous ces domaines, mais d'en développer le sens et d'en maintenir l'équilibre. Et au fond, si l'on réfléchit bien, ces cinq buts ne sont pas les buts du scoutisme, ce sont naturellement et tout simplement les buts de toute vie humaine heureuse, accomplie et réussie. Comment faire pour faire acquérir et grandir le jeune dans ces cinq dimensions ? C'est tout l'objet de cette aventure scout.

En 1978, Soljenitsyne prononce à Harvard un discours que tout le monde a en mémoire qui s'appelle « Le déclin du courage ». Après avoir parlé de la chute des élites, Soljenitsyne parle de nos sociétés dépressives : en 1978, le propos est vraiment prophétique ; puis il en vient à la médiocrité spirituelle :

J'ai vécu toute ma vie sous un régime communiste, et je peux vous dire qu'une société sans référent légal objectif est particulièrement terrible. Mais une société basée sur la lettre de la loi, et n'allant pas plus loin, échoue à déployer à son avantage le large champ des possibilités humaines. La lettre de la loi est trop froide et formelle pour avoir une influence bénéfique sur la société. Quand la vie est tout entière tissée de relations legalistes, il s'en dégage une atmosphère de médiocrité spirituelle qui paralyse les élans les plus nobles de l'homme. La médiocrité triomphe sous le masque des limitations démocratiques.

Puis il conclut :

Si le monde ne touche à sa fin, il en a atteint une étape décisive dans son histoire, semblable en importance au tournant qui a conduit du Moyen-Âge à la Renaissance. Cela va requérir de nous un embrasement spirituel. Il nous faudra nous hisser à une nouvelle hauteur de vue, à une nouvelle conception de la vie, où notre nature physique ne sera pas maudite, comme elle a pu l'être au Moyen-Âge, mais, ce qui est bien plus important, où notre être spirituel ne sera pas non plus piétiné, comme il le fut à l'ère moderne. Notre ascension nous mène à une nouvelle étape anthropologique. Nous n'avons pas d'autre choix que de monter : toujours plus haut.

Soljenitsyne, ce n'est pas Baden-Powell, mais ils auraient pu être amis.

En guise de conclusion, je me souviens que deux femmes journalistes dont j'ai oublié le nom avaient publié un livre il y a quelques années, après avoir interrogé des gens dont on savait, parce qu'ils en avaient fait état, qu'ils avaient été scouts et qui étaient célèbres. Il y en avait dans le monde politique, par exemple Giscard, Chirac, Rocard. Il y en avait dans le monde des arts, et aussi dans le monde des médias. Dans les interviews de ce livre, on constate que les gars racontent essentiellement de bons souvenirs. Mais ils ne disent pas : le scoutisme m'a éduqué, je lui rends grâce de ceci et cela. Non, ils racontent des bons coups, des bonnes histoires, des feux, des veillées, des chants, des balades, la montagne, des ascensions, et puis l'amitié, l'amitié comme apprentissage de l'amour. Ils racontent tout cela et à la fin les deux journalistes concluent : « Quand nous avons commencé ce livre, nous voulions voir si ces gens-là n'avaient pas une case en moins ; il nous apparaît au bout du compte qu'ils ont plutôt un petit quelque chose en plus ». Ce petit quelque chose en plus, je me garderai bien de le définir parce qu'il a vocation à « s'infinir ».

En prévision de sa mort qu'il sentait proche, au Kenya en 1941, à l'âge de 84 ans, Baden-Powell a mis sous enveloppe plusieurs messages : il y en avait cinq, dont un adressé aux scouts :

Chers scouts, si par hasard vous avez assisté à la représentation de Peter Pan, vous vous souviendrez que le chef des pirates était toujours en train de préparer son dernier discours, car il craignait fort que l'heure de sa mort venue, il n'eût plus le temps de le prononcer.

On reconnaît bien là Baden-Powell, qui commence par raconter une blague. Mais il ajoute :

C'est à peu près la situation dans laquelle je me trouve, et bien que je ne sois pas sur le point de mourir, je sais que cela m'arrivera un de ces jours et je désire vous envoyer un mot d'adieu. Rappelez-vous que c'est le dernier message que vous recevrez de moi ; aussi méditez-le. J'ai eu une vie très heureuse et je voudrais qu'on puisse en dire autant de chacun de vous. Je crois que Dieu nous a placés dans ce monde pour y être heureux et pour y jouir de la vie. Ce n'est ni la richesse, ni le succès, ni la satisfaction égoïste de nos appétits qui créent le bonheur. Vous y arriverez tout d'abord en faisant de vous, dès l'enfance, des êtres sains et forts qui pourront plus tard se rendre utiles et jouir ainsi de la vie quand ils seront des hommes. L'étude de la nature vous apprendra que Dieu a créé des choses belles et merveilleuses afin que vous en jouissiez. Contentez-vous de ce que vous avez et faites-en le meilleur usage possible. Regardez le beau côté des choses plutôt que le côté sombre. Mais le véritable chemin du bonheur est de donner celui-ci aux autres.

On voit que Baden-Powell a évolué dans sa réflexion, car il disait au départ : « Soyez heureux parce qu'ainsi vous pourrez rendre les autres heureux. » C'est aussi ce que disait l'abbé Jaouen, après avoir embarqué des drogués sur des rafiots plus ou moins solides pour leur faire vivre une belle aventure : en rentrant à quai il leur disait tout simplement « Démerdez-vous pour être heureux. » Baden-Powell a évolué, il dit à la fin que c'est en cherchant à faire le bonheur des autres qu'on fait son bonheur personnel. Le bonheur n'est donc pas le préalable à l'action, c'est le contraire, il en est le résultat.

Et quand l'heure de la mort approchera, vous pourrez mourir heureux en pensant que vous n'avez pas perdu votre temps et que vous avez fait de votre mieux. Soyez toujours prêts à vivre heureux et à mourir heureux. Soyez toujours fidèles à votre Promesse d'éclaireur même quand vous aurez cessé d'être un enfant, et que Dieu vous aide à y parvenir !

Sur sa tombe, il avait fait graver un symbole, un point au centre d'un triangle et sa légende : *fin de piste, retour au camp.*

En conclusion, j'ai tenté de montrer par ces rappels que l'itinéraire proposé par le scoutisme permet d'aller du jeu à l'engagement, de l'aventure au service, du jeu à la vie intérieure, de la nature à la sur-nature ; le scoutisme est certainement un bon moyen de développer l'esprit d'aventure et d'apprendre à trouver de la joie au grand jeu de la vie ; si un effet induit est aussi de permettre le moment venu de faire preuve de courage, il me paraît que l'éducation par le scoutisme est plutôt une invitation joyeuse à mettre du cœur à l'ouvrage, ce qui revient au même, mais se dit d'une façon plus joyeuse et plus dynamique.

Communication de Charlotte Grossetête

L'imaginaire pour transmettre, enseigner et éduquer

Comme le dit une chanson bien connue : « *Ne tourne pas la tête, un scout regarde en avant* ». Cette modernité perpétuelle est l'une des merveilles du scoutisme. Il s'agit d'une invitation à l'aventure où la nostalgie, le « c'était mieux autrefois » n'ont pas leur place, puisque l'aventure a lieu aujourd'hui, et qu'on la prépare pour demain ! Je parle en connaissance de cause, moi qui suis chef de groupe avec mon mari : nous sommes en pleine relecture des dossiers de camp rédigés par nos chefs pour l'été à venir, et je peux témoigner que de belles expériences attendent nos scouts au fond des bois en juillet 2025. Le thème de l'année, c'est « Créé pour l'aventure » ; il est très concordant avec le sujet qui nous réunit ce soir.

Je ne suis pas ici ce soir comme chef de groupe, mais finalement, en matière éducative, rien n'est jamais complètement éloigné de la pédagogie scout. Au fond, ce que je vais vous dire maintenant revient à vous faire asseoir en cercle autour d'un grand feu, celui des veillées, ce feu dont les escarbilles montent en bouquets dans la nuit vers les étoiles, pour vous parler d'imaginaire.

L'imaginaire tient une place fondamentale dans la pédagogie scout parce que depuis toujours, on sait qu'il s'agit là d'un excellent vecteur pour transmettre, enseigner, éduquer.

Face à un enfant à qui l'on veut inculquer des valeurs qui en feront un adulte solide, on peut toujours essayer le discours rhétorique, la dissertation en trois parties. On peut. L'efficacité pourtant n'est pas garantie. Si un chef scout bien intentionné se risquait à ce genre d'éloquence, les ronflements de la Troupe feraient vite écho aux crépitements du feu de veillée.

Voilà pourquoi tout chef scout passe par l'imaginaire pour lancer ses jeunes dans l'aventure du camp, et plus largement pour les préparer à l'aventure de la vie.

Voilà pourquoi le métier d'auteur jeunesse que j'ai la chance d'exercer – métier de conteuse si l'on veut – est, je crois, un bon moyen d'élever les jeunes, de les faire grandir en intelligence et en sagesse, de contribuer à leur mettre l'âme au large.

Ce qui est absolument extraordinaire avec la littérature jeunesse, c'est sa diversité, son foisonnement, la multiplicité de ses paysages et de ses styles. L'enfant qui plonge dans un livre comme on largue les amarres, pour partir en voyage mental, a le choix de sa destination selon ses préférences. Cap sur le fantastique, cap sur le roman historique, cap sur les enquêtes, cap sur les aventures qui font rire, ou qui font rêver, qui font frémir, voire qui émeuvent et font pleurer...

Il y a de nombreux continents sur la planète littérature.

Si nombreux qu'il serait impossible de les passer tous en revue ce soir. Je ne peux vous proposer que quelques escales en guise d'exemple. La première, tenez, sur l'île de Mennelmär. La connaissez-

vous ? Elle fait partie du vaste archipel surnommé *Heroic fantasy* - où l'on trouve, plus anciens, plus célèbres, *Le Seigneur des Anneaux* ou *Le Monde de Narnia*.

Sur l'île de Mennelmär vit Orfan, jeune chevalier atemporel, né de l'imagination de Gaëlle Tertrais, auteur aux éditions de l'Emmanuel.

Je commence par là parce que la saga d'Orfan illustre parfaitement mon propos sur le rôle de l'imaginaire dans l'éducation d'un enfant d'aujourd'hui.

Prenez un garçon ou une fille de 8-9 ans, faites-le asseoir sur une chaise et dites-lui : « Mon petit, ouvre tes oreilles, je vais t'apprendre quelles sont les quatre vertus cardinales célébrées par Aristote et saint Thomas d'Aquin, parce que ces quatre vertus t'aideront à devenir une grande personne. »

Vous voyez votre interlocuteur ouvrir des yeux alarmés. Et puis vous continuez : « Voici ces quatre vertus dans l'ordre alphabétique, retiens-les bien : force, justice, prudence et tempérance. »

Au dernier mot, vous l'avez perdu. D'autant plus irrémédiablement que ce quatrième mot est celui qu'il comprend le moins.

Maintenant, emmenez le même enfant sur l'île de Mennelmär. Présentez-lui Orfan, un garçon à peine plus âgé que lui, dont la vie est soudain menacée par les terribles Oromores, des êtres géants, velus et cruels agissant pour le compte du roi Oromock I^{er}. Pourquoi les parents d'Orfan sont-ils capturés par ces infâmes créatures ? Pourquoi Orfan reçoit-il un cadeau mystérieux qui l'aidera peut-être à les sauver, un bracelet serti de quatre pierres précieuses ? Dès les premières péripéties du tome 1, voici notre petit lecteur embarqué dans l'aventure, aux côtés d'Orfan et de ses fidèles amis. Et lorsqu'il assiste à l'adoubement clandestin d'Orfan comme Chevalier des Quatre-Vertus, ça y est : il a compris. Il a compris que la force, la justice, la prudence et la tempérance aideront Orfan et ses amis à libérer Mennelmär des Oromores sans foi ni loi. Il a même compris ce que voulait dire « tempérance ». Et en lisant les six tomes d'Orfan, peut-être aura-t-il à cœur de devenir, lui aussi, dans sa vie quotidienne, un chevalier des Quatre-Vertus. C'est bien ainsi qu'on « élève » un enfant.

Sur la planète littérature, il y a un autre pays intéressant à explorer pour faire grandir les enfants en leur proposant de beaux modèles : c'est la vaste région des romans historiques. Région que je connais bien pour l'avoir sillonnée avec bonheur comme lectrice, jadis, dans ma jeunesse. Et aujourd'hui, je m'y aventure encore, avec mes chaussures d'auteur.

Là encore, prenez un enfant de 9-12 ans, asseyez-le sur une chaise, et dites-lui : « Mon petit, je vais te faire une leçon en trois points sur le courage. Dans un premier temps, je vais t'expliquer ce que c'est que l'héroïsme. Dans un deuxième temps, je vais te démontrer que le monde a besoin de

héros. Dans un troisième temps, je vais te prouver que toi, aujourd'hui déjà et quand tu seras adulte... Et là, vous serez interrompu par un bâillement de l'enfant. Sa bouche en forme de O. O secours.

Maintenant, prenez le même gamin. Faites-lui chausser des godillots de montagne, et emmenez-le faire un tour dans les Alpes à l'époque de l'Occupation. Donnez-lui pour amis trois jeunes de son âge, Paul, Philippe et Marie : *Les Enfants de la Balme*, du nom de ma série romanesque parue aux Editions Mame pour rendre hommage aux filières de résistance chrétienne qui se sont illustrées en Haute-Savoie.

C'est une époque sombre, cette période 1940-44. Sur la façade de la mairie de La Balme, le maire fait déclouer la devise « Liberté, égalité, fraternité » pour les remplacer par trois autres termes, imposés par l'Etat Français. Les enfants ne comprennent pas ce que ces mots tombés sur le trottoir avaient de répréhensible. Le lecteur non plus. Ils les ramassent et les cachent sous leur lit. Et puis, au fil des tomes, ils vont rencontrer des héros, des héros bien réels ceux-là, qui prennent tous les risques pour faire survivre la devise « Liberté, égalité, fraternité ».

Dans cette série, j'ai eu à cœur de rendre hommage à des héros authentiques, mais absolument absents des manuels d'histoire. Par exemple, Philippe, l'un de mes personnages fictifs, est en pension au Juvénat de Ville-la-Grand. Là-bas, il a pour professeur de sport le très réel Père Louis Favre, 34 ans. Résistant de la première heure, Louis est à la fois agent de renseignement pour un réseau gaulliste, et passeur inlassable. On estime à un millier, voire plus, le nombre de juifs qu'il a sauvés en leur faisant franchir nuitamment le mur du fond du jardin, dans son collège, mur qui donnait directement sur Genève, avant d'être dénoncé et arrêté par les SS lors d'une perquisition spectaculaire du pensionnat.

Plus loin dans les tomes de cette série, autre exemple, mes « enfants de la Balme » croisent le chemin de Mila Racine et de Marianne Cohn, jeunes juives de 23 et 21 ans respectivement, qui guident semaine après semaine des convois d'enfants juifs à faire passer vers la liberté, avec tous les risques que cela suppose.

Parce qu'elles sont méconnues, ces figures de la Résistance, qui toutes trois ont fini par payer leur courage de leur vie, méritent d'être connues des enfants d'aujourd'hui. J'espère aussi, par ces modestes romans historiques, faire comprendre à mes lecteurs qu'on peut être un héros absolument inconnu du grand public, comme l'ont été tant de ces Résistants. Est un héros celui qui décide d'être un homme, une femme de bien en toutes circonstances. De garder l'âme droite, la conscience claire et généreuse. C'est exactement ce qu'on souhaite à nos enfants aujourd'hui, dans ce monde déroutant qui les attend, et où la bonté, le bon sens, l'honnêteté morale et intellectuelle ne seront pas de trop.

Je quitte mes propres livres pour continuer à naviguer à travers la planète littérature.

Abordons un continent que vous connaissez tous, celui des grands classiques *jeunesse* qui ont sans doute bercé votre enfance et la mienne. Je veux parler bien sûr de *L'Ile au trésor*, de *Michel Strogoff*, d'*Ivanobé*, ou de cet étonnant bossu sous le costume duquel se cache Henri de Lagardère (*Si tu ne viens pas à Lagardère...*).

Ces œuvres sont indémodables. Je crois bon et utile de les proposer encore aujourd'hui à tous les lecteurs capables de les aborder. Ce sont toujours de belles histoires, superbes et édifiantes, des aventures pleines de panache, où la bonté et la lumière finissent par triompher de la trahison, de la cupidité ou de l'arrogance.

Bien sûr, il faut malheureusement admettre que le lectorat capable de se frotter à ces monuments est réduit comme une peau de chagrin. Il s'agit de livres exigeants, « écrits tout petit » gémiront les enfants - elle est curieuse cette myopie sélective, qui incommode le petit lecteur quand il s'agit de lire Jules Verne, alors qu'il peut *scroller* deux heures sur son téléphone sans avoir les yeux qui piquent !

J'ajoute que je suis personnellement dubitative à l'égard des versions expurgées. C'est tentant bien sûr, pour mettre à la portée des lecteurs fatigables ces univers magnifiques. J'ai moi-même commis ce type de coupes où, sabre au clair, on tranche dans les descriptions parfois longuettes des romans du 19^e siècle. Le problème est qu'on aboutit tout de même à des versions « Blédina 1^{er} âge » de ces classiques. Rapetisser Michel Strogoff par exemple, je parle en connaissance de cause, je l'ai fait, c'est lui confisquer son pur-sang pour le faire voyager en poney. Les horizons de la steppe russe se réduisent. Moins de grandeur dans la mission à hauts risques du courrier du tsar, moins d'allure. Idem pour *L'Ile au Trésor* où tout passe en modèle réduit : la frégate Hispaniola, la fourberie et la cruauté de Long John Silver et du coup la vaillance et l'astuce de Jim Hawkins.

Alors pour ces classiques, je recommande toujours d'attendre que chaque lecteur atteigne le point de maturité où il saura savourer la version intégrale, quitte à lire quelques descriptions en diagonale. Cela dit, voilà, pour les lecteurs vraiment rétifs à la longueur d'un texte, je n'ai pas de certitude absolue : la version expurgée est peut-être une bonne chose. À tout prendre, elle vaut mieux que la BD ou le manga.

Une autre escale ? Je vous propose un mouillage dans un univers que j'aime particulièrement, celui des œuvres de Timothée de Fombelle. Je vous parlais de l'écrivain comme d'un conteur, tout à l'heure. À mes yeux, Fombelle est le plus talentueux de nous tous aujourd'hui. Son lecteur, il l'emmène très vite, très loin, et ses histoires sont servies par une plume impeccable. Prenez les

premières pages de Vango : Fombelle vous place sur le parvis de Notre-Dame au début d'une ordination sacerdotale, et puis il attire votre attention sur ce sonneur de cloches qui fait cuire deux œufs dans la tour campanaire, il vous désigne plusieurs paires d'yeux inquiétantes qui fixent le séminariste à l'instant de son ordination. Un zeppelin survole la place, des coups de feu claquent au moment où Vango interrompt la cérémonie pour escalader la cathédrale... et là, en trois pages, ça y est, vous avez gagné votre ticket pour l'aventure : bon voyage ! Fombelle est très doué pour créer des univers où l'intelligence, l'innocence, la poésie, la grâce affrontent la bêtise et la méchanceté. Ce sont de bonnes lectures à mettre entre les mains des enfants, sur le fond comme sur la forme.

L'heure tourne, il faut que je jette l'ancre. Vouloir explorer toute la littérature jeunesse serait une odyssée interminable – tenez, en parlant d'Odyssée, Ulysse et les héros mythologiques demeurent des valeurs sûres... quoique... dans le thème de notre soirée, il était question d'exemple à proposer aux enfants pour affermir leur rectitude morale. Dans ce cadre, je ne suis pas certaine qu'Ulysse soit le meilleur exemple possible : hommage plutôt à Pénélope, la fidèle, l'obstinée, la rusée ! Cela dit, on peut toujours tirer des conclusions moralement instructives de ces personnages antiques, même sous forme de repoussoirs... par exemple, Narcisse gagnerait à être mieux connu... On verrait moins de cannes à selfies fleurir en ce monde, les gens sauraient que le ridicule peut tuer. Et Donald Trump gamin aurait dû se faire raconter l'histoire du très riche, très puissant et très insensé roi Midas. Aujourd'hui il ne prétendrait pas transformer la banquise groenlandaise en lingots d'or... Comme quoi, on est malheureusement forgé aussi par les lectures auxquelles on n'a pas eu droit. Pensons-y pour nos enfants.

Merci de votre attention, et étant donné toutes les lacunes de ma causerie, je vous invite maintenant à m'aider à les combler grâce à vos questions.

Echanges de vues

Bernard Vivier

Charlotte Grossetête, vous avez écrit un livre qui s'appelle *Les filles sont géniales et les garçons aussi* et en vous écoutant tous les deux, nous avons la démonstration ce soir qu'en effet les garçons sont géniaux et les filles aussi.

Vous avez indiqué la grande utilité, la force pédagogique de ces *biais*, ces outils de communication que sont les livres. Mais la lecture est bousculée aujourd'hui par des formes

nouvelles de communication : les tablettes, les mangas, les bandes dessinées, etc. Comment aujourd'hui les personnes qui comme vous, sont portées par ce souci de transmettre et d'aider aussi les parents dans leur responsabilité éducative, comment les auteurs et les maisons d'édition voient-ils et utilisent-ils ces nouveaux moyens de communication – en vue d'investir ces espaces qui ne sont pas ceux des livres traditionnels ?

Charlotte Grossetête

En réalité, je suis un vrai dinosaure au fond de ma caverne, je ne me sers pas du tout des nouveaux moyens de communication, je refuse même les réseaux sociaux pour moi-même, je ne suis pas sur Instagram, ce qui certainement bride un peu la « notoriété » entre guillemets à laquelle je pourrais prétendre si j'avais tous ces réseaux ; mais je m'en passe très bien, je pense que c'est aussi une grosse perte de temps, et c'est une attitude que je veux donner en exemple à mes enfants : on peut survivre en ce monde sans être sans arrêt sur son téléphone. Donc je passe ma vie à écrire. La seule différence avec les auteurs d'autrefois, c'est que j'écris sur mon clavier et pas à la main, mais j'écris sous Word et j'envoie mon texte, et il se retrouve en version papier sur les tables des libraires.

Il est vrai qu'aujourd'hui une grande majorité d'enfants a beaucoup de mal à se mettre à la lecture ; de plus on parle quand même beaucoup aujourd'hui de dyslexies de diverses formes, de problèmes qui empêchent les enfants de se concentrer vraiment sur un livre. Néanmoins je pense - et c'est mon expérience dans tous les Salons du Livre où je vais - qu'il y a quand même encore une grande soif de lecture, et que les parents sont bien conscients des enjeux. Et je ne vous parle pas seulement des parents d'un milieu qu'on pourrait appeler privilégié. Les parents savent qu'en passant par le livre papier ils élèvent leurs enfants, ils les aident à développer leur imagination, par rapport à tous ces *smartphones* qui brident totalement, qui tabassent à l'avance l'imagination de l'enfant. Car celui-ci n'a pas besoin de mettre en place sa propre usine à rêves pour avaler, ingurgiter bêtement les images et les petits textes qu'on lui propose. Donc je crois que la lecture traditionnelle (le livre papier), a encore de très beaux jours devant elle, peut-être pas chez tout le monde, mais chez un maximum de familles.

Pierre Deschamps

Je prolonge, chère Marie-Joëlle, un point que vous avez abordé. Ça m'a fait plaisir de réécouter l'histoire du scoutisme, mais Antoine n'a pas parlé des particularités du scoutisme français, puisqu'il est resté sur Baden-Powell. Par ailleurs, moi aussi, j'ai constaté l'invasion des règles administratives issues du principe de précaution. Nous avons accueilli un camp scout il y a quelques années dans

nos terres girondines, j'ai été éberlué d'apprendre qu'ils ne pouvaient pas faire de feu ! Un camp scout sans feu à la veillée, cela n'a aucun sens. Il leur fallait l'électricité à moins de je ne sais combien de centaines de mètres, un point d'eau, etc. Je n'ai pas reconnu, cet été-là, le camp scout de ma jeunesse. D'où ma question : est-ce que ces contraintes n'affadissent pas tout ce qu'on attend du scoutisme ?

Antoine Renard

J'ai très bien connu Henri Dhavernas qui a été commissaire général des Scouts de France pendant la guerre, et qui a demandé à tout le monde d'aller enterrer les uniformes dès lors que l'armée d'occupation interdisait le scoutisme. Ce même Henri Dhavernas avait participé en 1937 au dernier jamboree auquel Baden-Powell était présent. Baden-Powell avait 80 ans, ce jamboree avait lieu aux Pays-Bas en présence de la reine Wilhelmine et Baden-Powell est allé à cheval visiter tous les camps nationaux qui étaient regroupés pour ce jamboree. Ensuite, au rassemblement final, il était à côté d'Henri Dhavernas et il lui a dit : « *Henry, the French will save the move* », ce sont les Français qui sauveront la « geste ». Henri m'a confié : « Je n'ai pas du tout compris à ce moment-là pourquoi Baden-Powell disait cela, mais maintenant que je vois la fécondité du scoutisme en France - et il me l'a dit il y a quinze ans - je comprends ce qu'il voulait signifier. Ce même Henri Dhavernas m'a toujours dit : « Tu sais, le scoutisme n'a jamais été aussi attirant que lorsqu'il était interdit ».

Il est vrai que le fait que l'État se mêle de tout, qu'il se croie responsable de tout, qu'il veuille tout encadrer et tout superviser est une difficulté majeure. Je me souviens qu'à l'époque nous avons fait une démarche auprès du ministre de la Jeunesse et des Sports, après avoir demandé une reconnaissance du mouvement par le ministère de l'Environnement qui venait de se créer. Nos interlocuteurs ne savaient même pas ce qu'était qu'un agrément ! Nous sommes donc allés voir le ministre de la Jeunesse et des Sports qui, lui, s'y connaissait un peu. La situation était très drôle, parce qu'il pensait qu'on allait lui demander de l'argent. On en avait, on n'en voulait pas, donc il était soulagé. Nous lui avons dit alors : « Nous ne voulons pas d'argent, mais nous voulons des privilèges. Nous voulons par exemple que les scouts, parce qu'ils sont scouts, aient le droit de faire des feux dans les forêts domaniales ». A l'époque on a eu une oreille très attentive, le ministre était Guy Drut, malheureusement il a fait long feu. Mais je pense que c'est cela qu'il faut faire, il ne faut pas se laisser décourager par cette invasion de lois, de règlements, il faut jouer le jeu dans une certaine mesure, mais pour le reste il faut revendiquer de faire des choses tellement exceptionnelles qu'elles méritent une reconnaissance de l'État par des privilèges. Il est vrai qu'on ne peut pas laisser n'importe qui faire du feu n'importe où, mais les scouts, si, etc. Le combat n'est pas fini. C'est un jeu !

Charlotte Grossetête

Il est vrai qu'aujourd'hui en tant que chef de groupe en exercice, je peux vous dire qu'il y a vraiment un tas de réglementations, mais en fait on part toujours du principe positif que ces réglementations ne sont pas débiles, elles sont en général justifiées : le feu par exemple, dans un contexte de réchauffement avec des étés caniculaires, peut être réellement un danger. En réalité on peut toujours faire une table à feu qui s'apparente à un barbecue et qui passe donc dans la catégorie admise. Du coup, on peut faire un feu de veillée, il suffit de le surélever, de respecter quelques règles et ça passe. On essaie donc de se débrouiller comme ça, c'est le sens du concret scout, il y a toujours moyen d'adapter les règles intelligemment sans les contourner. Parce que, voilà, le scout est fils de France et bon citoyen aussi, il ne s'agit pas non plus d'aller mettre le mouvement en porte-à-faux en faisant des choses interdites, il n'en est pas question, mais il y a toujours moyen de vivre un vrai scoutisme dans les limites qui nous sont fixées aujourd'hui. Et le scoutisme est d'ailleurs reconnaissant aujourd'hui de la confiance qu'on peut lui accorder. C'est absolument le seul mouvement de jeunesse qui a encore le droit d'envoyer des patrouilles, donc des mineurs, entièrement mineurs et sans aucun adulte accompagnant, en raid d'exploration ou autre sur les routes, ou en week-end de patrouille, week-end d'équipe ; c'est la preuve qu'on nous fait confiance. Il y a même un partenariat avec la gendarmerie pour les Scouts unitaires de France. Donc, quand on arrive dans un lieu de camp, on se présente aux gendarmes, il y a toujours un bon contact avec la gendarmerie locale, on nous fait confiance, et donc on peut vraiment vivre des choses fabuleuses dans les limites qui nous sont imparties.

Marie-Joëlle Guillaume

Petite incursion hors de la question scout, si vous le permettez : lorsque vous mettiez en évidence tout à l'heure l'importance des histoires que l'on raconte et celle de la lecture, je pensais que les enfants qui aiment lire sont souvent des enfants à qui on a lu des histoires quand ils étaient tout petits.

Charlotte Grossetête

Oui c'est totalement vrai. Je pense que vous avez tous passé un peu de temps sur les genoux de vos parents à écouter des histoires. Daniel Pennac, auteur bien célèbre, affirme que même une fois que l'enfant sait lire, il est important de pouvoir continuer à lui raconter des histoires. Même les adultes aiment écouter des contes et l'enfant qui sait lire a encore besoin d'entendre la voix de son père, de sa mère, d'un autre adulte, lui raconter le livre qu'il a même éventuellement sous les

yeux, mais dont il peut regarder les images en se laissant bercer par la voix qui raconte. Je crois que c'est absolument fondamental, et dans ce contexte- là je déplore - c'est vraiment une petite limite de mon métier aujourd'hui – que les éditeurs aient tendance à souvent prendre les enfants pour des nouilles, incapables, quand ils sont tout petits, de se concentrer plus de trois ou cinq minutes. Ils prennent aussi les parents, et en cela ils n'ont pas tout à fait tort, pour des gens très pressés qui travaillent tous les deux, et qui du coup, le soir, ont envie d'expédier l'histoire en 1 minute 30 secondes top chrono. Si bien qu'on nous oblige, en écrivant pour des petits, à écrire des textes vraiment très courts où l'on n'a absolument plus le temps de partir dans des péripéties. Je trouve que c'est vraiment dommage, parce que même un tout-petit, même un petit de trois ans, est capable de suivre une longue histoire ; éventuellement, on peut la lui raconter sur plusieurs jours si on n'a vraiment pas le temps, mais je trouve dommage de le priver de ce plaisir d'une lecture un peu étoffée, où l'on ne s'interdit pas quelques mots difficiles aujourd'hui, qui relèvent du domaine de l'indécence aux yeux des éditeurs ! Un mot qui comporte plus de quatre syllabes devient problématique à faire passer dans un texte, c'est regrettable à l'âge où les enfants sont des éponges et peuvent vraiment acquérir tellement, tellement de choses.

Nicolas Aumonier

Ma question s'adresse à Antoine Renard. Pierre Deschamps vient d'évoquer la particularité du scoutisme français. Ne faudrait-il pas, à côté de Baden-Powell, mentionner le père Sevin ? et le chanoine Cornette ?

Pourriez-vous nous dire un peu plus ce qui a fait la spécificité du scoutisme français, en opposition ou non avec les positions de Baden-Powell ?

Antoine Renard

Excellente question, mais épouvantablement difficile. À vrai dire, les idées de Baden-Powell ont mis du temps à se mettre en place. Il a écrit des bouquins, puis il a fait son camp, et dans le même temps beaucoup de gens réfléchissaient à l'éducation, notamment en Italie et aux États-Unis. En France, comme souvent, sur ce sujet-là on n'était pas très en avance, mais il y avait quand même ici ou là des gars qui avaient entendu parler du scoutisme et qui avaient commencé à monter des petites équipes, notamment le chanoine Cornette qui encadrait les entraîneurs de Saint-Honoré-d'Eylau. Il a parlé du scoutisme avec les évêques, et les évêques lui ont répondu : « Mais ils ne sont pas catholiques ! ». Évidemment ! Baden-Powell était militaire, protestant, franc-maçon : c'était beaucoup pour un évêque français. Et donc malheureusement la première décision de l'épiscopat a été d'interdire aux curés de paroisse de s'en occuper. Il en fallait davantage pour émouvoir le

chanoine Cornette qui est allé lui-même rencontrer Baden-Powell à l'occasion d'une fête organisée en sa faveur. Baden-Powell l'a accueilli avec enthousiasme en lui disant : « Il est vraiment heureux que vous soyez venu ici, parce que vous représentez l'idée religieuse que j'ai voulu mettre à la base de mon œuvre ».

A partir de là beaucoup de choses ont pu éclore, par une coopération intelligente entre ce fameux chanoine Cornette de Saint-Honoré-d'Eylau et le père Sevin, jésuite en Alsace, qui a énormément fait pour réhabiliter les choses, en retrouvant l'esprit et en enrichissant les textes fondamentaux : à eux deux, finalement, ils ont donné au mouvement une teinte beaucoup plus acceptable, et notamment développer son orientation spirituelle. Il n'en reste pas moins que, forts des réticences initiales, les évêques français ont eu dès le départ l'idée de faire en France un mouvement catholique, alors que le mouvement de Baden-Powell était multiconfessionnel. Baden-Powell lui-même était très chrétien, il n'y a pas de doute, mais il était protestant. Il disait qu'une troupe réunissait des gens du coin, chacun devait avoir une religion. Pour le coup, il est bien d'accord avec Soljenitsyne : l'irreligion est absolument dramatique. Donc chacun devait avoir une religion, mais pouvait pratiquer sa religion à l'intérieur d'un même mouvement. Les Français n'ont pas voulu cela, si bien qu'à l'initiative de l'Eglise de France on a créé les scouts catholiques, après y avoir été encouragés par le Pape qui avait vu le développement heureux de l'idée scout en Italie.

Après, vous connaissez l'histoire des scouts de France, qui, grâce à des types de talents comme ce fameux Henri Dhavernas dont j'ai parlé tout à l'heure, ont parfaitement traversé la crise morale extrêmement grave de la guerre de 1940-45. La France était pétainiste en 1940 et gaulliste en 1944, grâce à une inversion à partir de 1942, c'est ainsi ; et le mouvement des Scouts de France est resté uni après cette crise. En revanche il s'est écrasé sur la crise morale des années 68, et même plutôt un peu avant.

Baden-Powell s'est profondément réjoui de l'apport des catholiques français à l'idée scout. Et de fait, on peut affirmer que le scoutisme en France est un mouvement vraiment chrétien, il n'y a pas de doute, avec une conscience forte de l'importance du cinquième but du scoutisme : développer le sens de Dieu. Toute la manœuvre, à cet égard, a été l'œuvre d'artisans excellents, notamment le père Sevin qui a écrit des prières magnifiques. De fait, la France a bien utilisé ce mouvement éducatif inédit malgré quelques difficultés initiales ; elle a amélioré et francisé une idée qui n'est pas venue de chez d'elle, on ne sait pas souvent réussir cela.

Emmanuelle Hénin

En matière d'*heroic fantasy*, il me semble qu'il faut être assez vigilant parce qu'il y a des textes qui ne sont pas forcément très moraux. Je ne sais pas ce que vous pensez de Christelle Dabos par exemple, si vous la connaissez. Christelle Dabos a écrit *Les fiancés de l'hiver*.

Charlotte Grossetête

J'avoue très mal maîtriser ce domaine parce qu'en fait c'est un domaine que je n'aime pas beaucoup personnellement, à quelques exceptions près : j'aime beaucoup *Orfan*, par exemple. Gaëlle Tertrais est une amie, en plus ; cela joue sûrement, mais je trouve que vraiment son univers est merveilleux. Il y a aussi un autre titre qui s'appelle *Magarkane* et qui a beaucoup de succès auprès des enfants. Parfois je trouve qu'il y a quelques petites fautes de style qui font que je le recommanderais moins ; par ailleurs c'est moins ma sensibilité, donc je ne connais pas bien ce domaine, et je ne connais pas non plus l'auteur dont vous parlez.

Il est vrai qu'il faut se méfier de cet univers, on ne peut pas tout donner à lire aux enfants après avoir lu soi-même, mais d'une manière générale, quand on a le temps, c'est quand même mieux de le faire. Par exemple quand *Harry Potter* a été publié, j'ai eu à cœur de tout lire. C'était l'époque où mes enfants n'avaient pas encore l'âge de lire cela, mais je savais que tôt ou tard ils allaient le faire, et j'ai préféré tout lire avant pour être sûre de savoir si je le leur donnais ou pas.

Emmanuelle Hénin

Il y a des controverses sur *Harry Potter*. Est-ce que c'est diabolique ou pas ?

Charlotte Grossetête

Oui il y a des controverses. Personnellement je trouve que *Harry Potter* est une bonne série. Il y a des longueurs dans les derniers tomes qui sont vraiment des pavés, et il y a des pages un peu inutiles, mais j'ai trouvé que c'étaient de belles histoires. Oui il y a de la magie, y compris de la magie un peu noire, mais on comprend bien que ceux qui manient la magie noire ne sont vraiment pas recommandables. Donc ils font partie de ces univers où l'on voit la bonté affronter la laideur et la méchanceté, et où la bonté finit par triompher. Quelque part, je trouve que l'équation est bonne pour un public enfant.

Emmanuelle Hénin

Mais il y a aussi aujourd'hui beaucoup de tentatives d'inverser, de casser les mythes, en présentant par exemple des dragons qui ont peur des princesses. Vous parliez de Pénélope. C'est peut-être davantage dans la littérature qu'on dirait *young adults*, mais on voit beaucoup de héros

parodiques et par exemple des Pénélope qui sont infidèles, etc. Il y a un peu cette volonté de déconstruire les grands modèles.

Charlotte Grossetête

Oui c'est vrai, cela existe. De toute façon, depuis qu'on a le droit de toucher aux œuvres d'un auteur dès lors que 70 ans se sont écoulés depuis sa mort, on est toujours tenté de reprendre les œuvres et de s'amuser avec - et pourquoi pas ? Pour un enfant, je trouve important qu'il connaisse déjà le mythe de départ ; ensuite, il pourra plus tard s'amuser à lire des choses qui sont subversives, du moment que ça reste gentiment subversif.

Marie-Joëlle Guillaume

Aujourd'hui le risque est tout de même que ce soit réellement subversif, c'est-à-dire que même le wokisme pénètre dans ce genre de littérature. A contrario, vous avez cité tout à l'heure la série *Orfan* ; je l'ai lue complètement avant d'offrir les livres à mes petits-enfants. J'aime vraiment beaucoup cette série, qui prend acte des mentalités d'aujourd'hui mais qui les purifie, avec intelligence et douceur. Vous avez évoqué Orfan, le garçon, mais il y a aussi Aël, l'adolescente qui est sa grande amie. Ils s'entendent très bien tous les deux, ils s'encouragent mutuellement à surmonter les épreuves, et il n'y a rien de trouble dans cette amitié, c'est vraiment magnifique. Aël n'a pas été adoubée « chevalière », mais « sentinelle ». N'allez pas croire pour autant qu'elle reste dans un rôle secondaire pendant que les chevaliers agissent. Non, elle agit de la même façon, elle combat, elle fait les mêmes exercices physiques. Mais on perçoit une différence, dans les attitudes, dans l'état d'esprit, avec une vraie mise en valeur des qualités féminines. Et donc on entre dans la logique actuelle, qui consiste à mettre en évidence le rôle des femmes, mais c'est fait avec intelligence.

Charlotte Grossetête

Oui, du moment que les choses sont faites avec finesse, il est vrai qu'il est toujours utile de rappeler la complémentarité hommes-femmes dans les livres d'enfants.

Joël Templier

Vous avez insisté sur l'aspect confessionnel du scoutisme français, que nous avons, je pense, tous beaucoup connu dans notre jeunesse. Est-ce que c'est toujours aussi vrai aujourd'hui, avec le recul observable de la pratique, voire de la culture chrétienne ? Est-ce que c'est encore le cas sur le

terrain ? Sachant que - je parle simplement de ma commune - les scouts ne sont pas très présents à la messe.

Charlotte Grossetête

Normalement, pour tout week-end scout il y a une messe le dimanche - je parle pour les Scouts unitaires et les Scouts d'Europe, bien évidemment. Pour les Scouts de France, nous avons de grands amis chefs de groupe Scouts de France, donc je sais que pour eux c'est beaucoup plus compliqué. En principe c'est le cas, dans la réalité il en va autrement, parce que bien souvent les chefs ne sont pas eux-mêmes catholiques, tandis que pour les Scouts unitaires de France c'est un prérequis, au moins pour le chef d'unité. Donc le chef des chefs au sein d'une unité doit être baptisé et confirmé, c'est un prérequis, ce qui n'est pas le cas chez les Scouts de France, et évidemment la pratique s'en ressent. Mais je dirais que la foi garde un rôle très important aujourd'hui, tout simplement parce que dans le scoutisme, tout se vit dans la nature, et le sens de Dieu qui fait partie du scoutisme, on ne le vit pas par des topos ou par des choses intellectuelles ou autres. On le vit à travers une belle journée émaillée de prières - mais des prières toujours très brèves : la prière du matin, les bénédictions, les grâces, tout cela est très court ; la prière du soir n'est pas une option, mais elle est brève aussi. Donc, en principe, un enfant même non pratiquant ne ressort pas de ce week-end avec l'impression qu'on lui a fait un cours de catéchisme. Mais le Seigneur est présent, il sait que le Seigneur est présent. Et puis la beauté d'un lieu de camp, d'un coucher de soleil, de la création, sont des moyens pour lui de se rappeler que cet univers a été créé par quelqu'un avec qui on l'invite à avoir une relation. Mais cela reste léger dans le programme de la journée, ce qui fait que d'expérience, même pour des enfants qui ne vont pas tous les dimanches à la messe avec leurs parents, ça passe très bien.

Marie-Joëlle Guillaume

Je ne sais plus si c'est vous ou Antoine qui disiez tout à l'heure que Baden-Powell avait été sensible à la déréliction des jeunes de banlieue de Londres, et que la situation de cette jeunesse désœuvrée avait été l'une de ses motivations pour créer le scoutisme. Or je me souviens de ce que nous avons entendu dans une séance récente de la part du père Petitclerc, comme d'ailleurs de Xavier Lemoine. Le père Petitclerc expliquait à quel point des jeunes qui partent en ville ont besoin de savoir qu'on leur fait confiance. Que peut-on faire aujourd'hui, qu'est-ce qui est fait pour attirer des jeunes au scoutisme, et déjà pour leur faire savoir que cela existe quand ils en sont très loin ? Pour être claire, est-ce qu'il y a par exemple des troupes scoutes dans ce qu'on appelle les « quartiers » ?

Antoine Renard

Il y a quelque chose d'assez grave, une évolution extrêmement dommageable, mais dont les SUF ne sont pas les seuls responsables. Je crois pour ma part que la promotion immobilière en France a fait des dégâts considérables. Le fonds de commerce du scoutisme, c'est le brassage social ; si Baden-Powell a emmené camper sur l'île de Brownsea des gosses des quartiers riches, puis ses gosses de banlieue, c'est parce qu'il estimait qu'ils avaient quelque chose à faire ensemble. Or je constate avec une certaine tristesse que maintenant en effet il y a les scouts des beaux quartiers, qui d'ailleurs vont dans les mêmes clubs de tennis, les mêmes clubs de musique, etc., et qui donc n'ont rien à se dire puisqu'ils disent tous la même chose. Et puis il y a des scouts dans les banlieues qui ne font pas grand-chose de plus, parce qu'on n'ose pas leur proposer quelque chose qui a du muscle ; je pense que tout cela est extrêmement dommage. Et je le dis avec d'autant plus de tristesse que, à deux ans de l'an 2000, j'avais pris personnellement contact avec les scouts de France et les scouts d'Europe pour leur faire trois propositions : premièrement, de célébrer ensemble les deux mille ans du Christ en l'an 2000 ; deuxièmement, de faire une contribution commune pour la béatification du père Sevin, dont le procès en béatification venait d'être ouvert ; et troisièmement, de se mettre d'accord sur une communication à l'Assemblée nationale pour faire part de cette difficulté qu'avaient tous les mouvements à vivre ce brassage social tellement fécond, à cause de la promotion immobilière et de la spécialisation des quartiers. Honnêtement, quand les SUF se sont créés en 1971, une de nos troupes les plus dynamiques était à Saint-Denis. Je pense qu'aujourd'hui malheureusement elle a disparu. Je me souviens aussi que quand j'étais scout moi-même au lycée Janson, nous avions deux patrouilles libres qui étaient à Gonesse ; et je peux vous dire que quand on se retrouvait le premier jour du camp avec les mecs de Gonesse qui parlaient un jargon qu'on ne comprenait pas, qui avaient des couteaux longs comme tout, qui avaient l'air de méchants et de brutes, on avait les jetons, parce que nous étions des petits gosses devant des gars de banlieue hyper costauds. Mais au bout de trois jours on était les meilleurs amis du monde

Donc il faut absolument reconstituer ce brassage social, on ne peut pas se satisfaire d'une partition "sociologique" du scoutisme.

Charlotte Grossetête

Chez les Scouts unitaires de France certes nous avons moins de brassage social, mais dans notre groupe à peu près la moitié des enfants viennent quand même de familles divorcées, ce qui reflète aujourd'hui les statistiques nationales. Je suis là pour témoigner aussi que ces enfants, même quand ils n'ont aucun problème matériel, ont grand besoin du scoutisme dans des moments qui

sont extrêmement difficiles pour eux ; de plus en plus nous avons des parents qui se déchirent, je ne parle pas simplement des divorces, enfin je ne crois pas vraiment au divorce qui va très bien se passer, mais il y a des déchirures autour de l'été : le camp a lieu pendant que l'enfant est à la garde de son papa, son papa est contre le scoutisme, etc. Si l'on s'y prend bien - en tout cas on essaie -, on y passe beaucoup de temps, car il y a un gros travail à faire auprès de ces enfants-là, et de leurs parents aussi, pour améliorer les choses. C'est peut-être notre petit terrain de mission, parce que je crois qu'il n'y a pas pire misère que la misère affective et il y a des enfants, j'en connais vraiment personnellement plus d'un, qui sont dans de mauvaises passes de leur enfance en raison des déchirures familiales. Et là, on peut essayer de faire du bien par le scoutisme.

Marie-Joëlle Guillaume

En entendant ce que vous dites sur la misère affective, je pense que la notion d'amitié, que vous avez mise tous les deux en évidence, est très importante, et l'amitié entre les jeunes notamment, parce qu'aujourd'hui - nous l'avons vu lors de notre séance sur l'éducation affective et sexuelle - on sexualise très tôt les enfants. L'amitié saine, grâce à laquelle on fait des choses ensemble, on explore, on découvre, on se dépasse, les uns par les autres, grâce aux uns et aux autres, cette amitié me paraît être une expérience absolument irremplaçable. Vous la mettez bien en évidence dans l'imaginaire, et elle se vit aussi autrement. Je pense donc que cet aspect d'amitié devrait être mis davantage en avant, y compris vis-à-vis des pouvoirs publics.

Nicolas Aumonier

Quand on relit les histoires de *La Semaine de Suzette*, on voit qu'il y a une opposition entre les enfants des milieux favorisés qui vont aux scouts et les enfants des milieux défavorisés qui vont au patro, au point que les petits gars du patro n'osent pas parler aux enfants des milieux aisés qui vont aux scouts. Cette coupure semble très ancienne. Les Scouts de France, par le mouvement de l'histoire, ont-ils repris cette bipartition très dommageable mais réelle ? Est-ce en composant avec cette situation que Pie XI avait segmenté l'évangélisation - ce qui a donné les différents mouvements d'action catholique ? C'est une question profonde. Faut-il unifier tous ces mouvements de jeunesse, ou tenir compte de la diversité des milieux de vie ? L'abbé Courtois n'est-il pas celui qui a repris pour les patros la pédagogie scout de l'éducation à être chef, manifestant ainsi une unité sur le fond entre l'éducation aux patros et l'éducation chez les scouts ?

Antoine Renard

Il faut essayer de modifier le discours aujourd'hui, mais respecter la diversité, parce que dans une volonté excessive ou trop rapide d'unification, on perdrait des quantités de jeunes, et ce n'est pas la peine. Maintenant, je voudrais dire que dans les années 1920, quand une mère de famille avec son fils croisait dans la rue une troupe scout, le gosse mourait d'envie d'y aller, mais la mère avait peur et le retenait. Aujourd'hui, avec le même équipage, c'est l'inverse, la mère voudrait bien mettre son fils à la troupe, et le gosse n'a pas envie d'y aller. C'est ce secret qu'il faut retrouver, il faut faire envie aux enfants, aux jeunes. Il faut reconnaître que l'idée scout, dans sa mise en œuvre par les Français, a tellement satisfait les aspirations de la classe bourgeoise qu'elle a paru dissuasive pour les autres. C'est très dommage, parce que c'est précisément pour eux que ce type d'éducation avait été inventé ! On ne va pas refaire l'histoire, mais maintenant que faire ? Eh bien, ce que chacun fait dans son coin : on fait du mieux qu'on peut avec les gens qu'on a autour de soi, en espérant qu'un jour les choses s'amélioreront.

Séance du 10 avril 2025